



Philosophia Scientiæ

Travaux d'histoire et de philosophie des sciences

20-1 | 2016

Le kantisme hors des écoles kantienne

Schopenhauer – Critique de la causalité kantienne

Schopenhauer's Criticism of Kantian Causality

Peter Welsen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1153>

DOI : 10.4000/philosophiascientiae.1153

ISSN : 1775-4283

Éditeur

Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 25 février 2016

Pagination : 47-58

ISBN : 978-2-84174-750-4

ISSN : 1281-2463

Référence électronique

Peter Welsen, « Schopenhauer – Critique de la causalité kantienne », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 20-1 | 2016, mis en ligne le 25 février 2019, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/1153> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosophiascientiae.1153>

Tous droits réservés

Schopenhauer – Critique de la causalité kantienne

Peter Welsen

Universität Trier (Allemagne) –
Laboratoire d'Histoire des Sciences et de Philosophie,
Archives H.-Poincaré, Université de Lorraine,
CNRS, Nancy (France)

Résumé : D'après Schopenhauer, Kant commet deux erreurs dans sa théorie de la causalité : 1) Schopenhauer reproche à Kant d'appliquer la catégorie de causalité à la chose en soi, ce qui est en effet incompatible avec sa thèse selon laquelle les catégories valent uniquement pour le monde comme représentation et non pas pour la chose en soi. Si, en outre, la chose en soi était une entité inconnue, on pourrait dire – conformément à Schopenhauer – qu'elle n'est pas capable d'« affecter » le sujet et de produire de cette manière des données sensorielles. 2) Schopenhauer considère que, selon Kant, toute succession objective est une succession d'événements liés par la causalité. Bien que Schopenhauer ait raison de souligner que tout événement précédant un autre n'est pas la cause de ce dernier, sa critique n'est pas pertinente dans la mesure où Kant ne parle pas de la succession de deux événements, mais de celle de deux états d'une même chose.

Abstract: According to Schopenhauer, Kant makes two mistakes in his theory of causality: 1) Schopenhauer criticizes Kant for applying the category of causality to the thing in itself, which, as a matter of fact, is not compatible with the Kantian thesis according to which categories are only valid for the world as a representation and not for the thing in itself. If, in addition, the thing in itself is an unknown entity, it is not possible to maintain that it “affects” the subject thus producing sensory data either. – 2) Schopenhauer thinks that, according to Kant, every objective succession is a succession of events linked by a causal relation. Although Schopenhauer is right in underlining that not every event which precedes another is the cause of the latter, his criticism is erroneous insofar as Kant does not speak of a succession of two events but rather of a succession of two states of one and the same thing.

Parmi les penseurs appréciés de Schopenhauer, Kant occupe une place centrale à maints égards. C'est ainsi que, dans la préface de son ouvrage principal, *Le Monde comme volonté et comme représentation* [Schopenhauer 1819-1844] Schopenhauer déclare que, pour comprendre ce livre, il faut disposer d'une connaissance approfondie de l'approche kantienne :

[L]a philosophie kantienne est la seule avec laquelle il soit strictement nécessaire d'être familier pour entendre ce que j'ai à exposer.

[Schopenhauer 1819-1844, 5]

Toutefois, l'attitude positive qu'il adopte vis-à-vis du penseur de Königsberg ne l'empêche pas de critiquer à plusieurs reprises les faiblesses de sa doctrine. Vu l'importance qu'il attache à Kant, il est compréhensible que Schopenhauer termine *Le Monde comme volonté et comme représentation* par un appendice volumineux intitulé « Critique de la philosophie kantienne ». En outre, d'autres ouvrages comme *De la quadruple racine du principe de la raison suffisante* (§ 23), *Le Fondement de la morale* (§ 3–11), ainsi que *Parerga et Paralipomena* (tome I, § 13) contiennent de nombreux passages, voire même des chapitres entiers consacrés à certains aspects problématiques de la philosophie kantienne.

Parmi le grand nombre de concepts kantien qu'examine Schopenhauer, celui de causalité mérite d'être examiné plus en détail pour les raisons suivantes : 1) il s'agit d'un concept-clé dans la philosophie des deux penseurs ; 2) la portée de ce concept est immense dans la mesure où il concerne les domaines de la philosophie tant théorique que pratique. En ce qui concerne cette dernière, il est évident que la liberté humaine est étroitement liée à la validité du principe de causalité, tandis qu'au niveau théorique, qui comprend l'épistémologie et la métaphysique, ce sont, entre autres, l'explication des événements empiriques, ainsi que l'affection du sujet par les objets qui présupposent la causalité. Il faut ajouter qu'en parlant de causalité il est nécessaire de distinguer premièrement le concept ou bien la catégorie de causalité, deuxièmement les lois causales, qui se fondent sur ce concept ou cette catégorie, et troisièmement le principe de causalité selon lequel tous les événements se produiraient en conformité avec des lois causales. Tandis que, dans sa théorie de l'affection, Kant a recours à la *catégorie* de causalité, il est d'avis qu'une explication d'un événement par un autre présuppose la validité du *principe* de causalité. À l'égard des aspects indiqués du problème de la causalité, Schopenhauer n'accepte pas les arguments avancés par le penseur de Königsberg.

Vu la portée immense de la causalité, il n'est pas étonnant que bien des auteurs aient déjà analysé cette question, soit dans la philosophie de Kant, soit dans celle de Schopenhauer. Toutefois, rares sont les études comparatives traitant du problème de la causalité chez les deux penseurs à la fois¹. Contrairement à la plupart de ces publications, les remarques qui suivent n'ont pas pour but de présenter une simple comparaison des théories respectives de

1. Parmi ces travaux, les suivants méritent d'être mentionnés : [Félix 2007, 23–37], [François 2012], [Pernin 1992, 48], [Stanek 2010, 49–50].

Kant et de Schopenhauer sur la causalité. L'objectif est plutôt d'analyser de manière critique les arguments avancés par ce dernier contre la conception kantienne². Les objections de Schopenhauer concernent essentiellement deux aspects de la théorie kantienne : 1) la théorie de l'affection ; 2) la preuve du principe de causalité.

Si certains auteurs reprochent à Schopenhauer d'être incapable de « pénétrer dans la pensée d'autrui » [Philonenko 1988, 37] ou d'être « a most unreliable interpreter of the work of Kant » [Nussbaum 1985, 33], l'analyse suivante montrera que la critique schopenhauerienne mérite d'être prise au sérieux. On pourra constater que quelques-unes des objections avancées contre Kant sont en effet bien fondées tandis que d'autres, qui reposent sur des malentendus, ont au moins le mérite d'obliger l'interprète à préciser la position kantienne.

1 La théorie de l'affection

Selon l'esthétique transcendantale de Kant, la matière de la connaissance empirique, c'est-à-dire la sensation, serait le résultat d'une affection. Autrement dit, un objet exercerait un effet sur le sujet de sorte que ce dernier en recevrait une impression sensorielle :

L'impression [*Wirkung*] d'un objet sur la faculté représentative, en tant que nous en sommes affectés, est la *sensation* [...]. [Kant 1781-1787, 53]

Vu qu'il est question d'un effet produit par l'événement de l'affection qui en est la cause, on peut dire que la sensation et l'affection font partie d'une relation causale.

Parmi les nombreux problèmes que présente cette théorie, Schopenhauer discute surtout celui de l'instance qui provoque l'affection. Dans ce contexte, il fait usage d'un argument invoqué par son ancien maître de philosophie, G. E. Schulze, dans un traité intitulé *Aenesidemus*, cf. [Schopenhauer 1819-1844, 546, 631–632], cf. aussi [Stanek 2010, 49]. Il faut d'abord se rappeler que, d'après la théorie de l'affection, un objet exerce un effet sur le sujet et produit ainsi une impression. En identifiant, comme le fait Kant, cet objet avec la chose en soi, on présuppose que cette dernière est capable d'entrer dans une relation causale. C'est précisément cette présupposition que Schopenhauer rejette. Il va encore plus loin en la qualifiant de « défaut principal » [Schopenhauer 1819-1844, 546] ou bien de « talon d'Achille » [Schopenhauer 1851, 84] de la philosophie théorique de Kant.

2. Quelques-uns des aspects de la critique schopenhauerienne sont examinés brièvement par [Pernin 1992, 48], et par [Stanek 2010, 49] – François, par contre, déclare nettement : « Notre analyse consistera en un certain nombre d'observations et non pas en un examen suivi des arguments de Schopenhauer contre la conception kantienne » [François 2012, 368].

Comment Schopenhauer justifie-t-il cette critique ? Il semble que son argumentation se fonde sur deux prémisses. Selon la première, les conditions *a priori* de la connaissance, dont la catégorie de causalité, ne s'appliquent qu'au phénomène et non pas à la chose en soi. Bien sûr, il ne doute pas que Kant soit du même avis [Schopenhauer 1819-1844, 163-164, 221]. Si la prémisse citée était vraie, il ne serait pas légitime de voir dans la chose en soi un objet qui affecte le sujet. À y regarder de plus près, il semble pourtant que l'argumentation schopenhauerienne ne soit pas justifiée parce que Kant distingue deux manières de faire usage des catégories : on peut les appliquer à des objets réels, donnés par les sens, ou bien à des objets qui ne sont que possibles. Dans le premier cas, les catégories doivent être schématisées, c'est-à-dire qu'elles doivent avoir subi une interprétation temporelle. L'élément décisif dans ce contexte, c'est que seules les catégories schématisées valent uniquement pour les entités temporelles, tandis que les catégories non schématisées peuvent se rapporter aux entités non temporelles, bien entendu sans en fournir l'expérience. De ce point de vue, on pourrait donc appliquer la catégorie de causalité à la chose en soi, en sachant toutefois que le résultat de cette application n'est pas cognitif au sens kantien³. Peut-être le fait que Kant, au lieu de parler simplement de cause, qualifie la chose en soi de « raison », de « raison intelligible » ou bien de « cause intelligible » indique-t-il qu'il se rendait compte du problème [Schopenhauer 1847, 213-214], [Schopenhauer 1819-1844, 560, 631].

Étant donné que la première prémisse schopenhauerienne s'est avérée problématique, il paraît nécessaire d'examiner la seconde. Schopenhauer a raison de constater que le résultat de l'affection, la sensation, est une « opération qui s'effectue à l'intérieur de l'organisme » [Schopenhauer 1847, 118], [Schopenhauer 1851, 87]. Ce qui est intéressant ici, ce sont deux aspects dont Schopenhauer met en relief le moins anodin, à savoir que la sensation est « subjective » [Schopenhauer 1847, 118], c'est-à-dire qu'elle fait partie de l'apparence et, en tant qu'impression sensorielle, de la réalité empirique [Schopenhauer 1818-1830, 662]. Schopenhauer explique que le lien qu'on établit à l'aide de la catégorie de causalité ne peut exister qu'entre deux données subjectives : la sensation d'un côté et l'objet qui la produit de l'autre. Il est clair que cet avis, qui s'insère dans le cadre de l'idéalisme transcendantal, aboutit à la situation suivante : une représentation (l'objet extérieur) exerce un effet sur une autre représentation (le corps ou l'organisme) de telle manière qu'elle y produit une autre représentation (la sensation). Qu'il s'agisse là d'une absurdité, c'est incontestable.

Peut-être la situation serait-elle moins problématique si l'on se passait de l'idéalisme transcendantal et disait que l'entité exposée à l'affection n'est pas une représentation, mais un sujet pourvu de représentations. Dans ce cas, il faut se rendre compte du statut qu'on confère à la représentation. Si on la considérait comme événement empirique susceptible d'une explication causale, il faudrait supposer l'existence d'un autre événement empirique qui en

3. Cf. [Hossenfelder 1978, 14]. L'auteur se recommande de Riehl.

serait la cause et dont le sujet serait l'objet extérieur provoquant l'affection. Si, par contre, on la considèrerait comme condition formelle de l'expérience située en dehors du sujet, il serait légitime de la mettre en relation avec une autre condition formelle⁴. Quant à Schopenhauer, il choisit la première branche de l'alternative, c'est-à-dire qu'il se décide en faveur d'une affection empirique et non pas transcendante. Par conséquent, la critique qu'il formule à l'égard de Kant serait justifiée dans la mesure où celui-ci pensait également que la sensation constitue un élément de la réalité empirique. Il n'est donc pas étonnant que Schopenhauer adopte ce point de vue. Il faut ajouter que la *Critique de la raison pure* contient un grand nombre de passages susceptibles de confirmer cette interprétation [Kant 1781-1787, 53, 76, 200-201, 302-303].

Même s'il n'en était pas ainsi, la position kantienne resterait difficile à défendre. Certes, il est légitime d'appliquer des catégories à des entités non empiriques, mais il faut se demander ce que cela signifierait pour la catégorie de causalité et la chose en soi. En faisant abstraction de l'aspect temporel de la catégorie indiquée, on aurait affaire à un opérateur purement logique qui ne ferait que lier une entité ou un événement conditionné à un opérateur logique. Plutôt que de causalité, on pourrait seulement parler d'une relation quasi-causale. Bien que Schopenhauer ne mentionne pas cet argument, il n'en semble pas moins en préparer un autre. Il a raison de souligner que le penseur de Königsberg décrit la chose en soi comme entité inconnue « *x* » [Schopenhauer 1819-1844, 691]. Au cas où il s'agirait en effet de quelque chose d'inconnu, on n'aurait pas le droit de soutenir que l'entité en question participe à un événement causal ou quasi-causal. Même si Schopenhauer néglige la dernière alternative en faveur de la première, on peut néanmoins l'approuver quand il déclare :

[S]i l'existence d'une chose en soi doit être admise, cette chose en soi ne peut pas être un objet ; Kant a tort de la considérer toujours comme tel [...] ; aussi l'existence n'en saurait-elle être établie d'après les lois de la liaison des objets entre eux. [Schopenhauer 1819-1844, 652]

Enfin se pose la question de savoir ce qu'il en est du résultat de l'affection. Si, jusqu'ici, on a dit que l'objet produisait une impression ou une sensation chez le sujet, on n'était pas loin de la position schopenhauerienne ; toutefois, pour décrire celle de Kant, cette affirmation est insuffisante. Celui-ci se sert en effet de termes comme « représentation », « intuition », voire même « phénomène » [Kant 1781-1787, 307, 317]. Ce choix est d'une grande importance pour la question de savoir si les seules données sensorielles sont susceptibles de présenter un objet au sujet. Schopenhauer reproche à Kant de tomber dans une « contradiction énorme » [Schopenhauer 1819-1844, 551] en répondant à cette

4. Cf. [Stanek 2010, 49]. Il semble que l'auteur se rapproche d'une interprétation de ce genre quand il déclare que la critique schopenhauerienne « peut être atténuée si l'on considère que Schulze n'est pas attentif au fait que Kant dénie la possibilité d'un *usage*, mais pas d'une *signification* non empirique de la catégorie ».

question. En effet, Kant recourait à deux théories incompatibles pour décrire la relation entre l'intuition et les catégories. L'une des théories affirmerait leur indépendance réciproque, tandis que l'autre la nierait. Dans le premier cas, la seule intuition présenterait des objets sans avoir recours aux catégories, tandis que, dans le second, elle n'arriverait à le faire qu'à l'aide des catégories. Schopenhauer assure que, d'après Kant, « le monde intuitif existerait pour nous, même si nous n'avions pas d'entendement » [Schopenhauer 1819-1844, 551], tout en ajoutant, que selon une autre formulation kantienne « la nature n'est rendue possible que grâce à l'entendement [...] » [Schopenhauer 1819-1844, 553]. En jetant un coup d'œil sur la *Critique de la raison pure*, on peut constater qu'elle contient toute une série de passages venant appuyer respectivement la première [Kant 1781-1787, 103] et la seconde [Kant 1781-1787, 122–123] position. Toutefois, en ce qui concerne Schopenhauer, il n'accepte ni l'une ni l'autre. Cela signifie qu'il reproche à Kant d'adhérer à deux opinions fausses qui, par surcroît, se contrediraient⁵.

2 La preuve du principe de causalité

Bien que, pour des raisons mentionnées ci-dessus, Schopenhauer critique la théorie de l'affection proposée par le penseur de Königsberg, il adopte l'idée kantienne selon laquelle l'impression sensorielle est le résultat d'une affection, c'est-à-dire d'un processus causal qui, de son côté, présuppose la catégorie de causalité. Dans l'approche schopenhauerienne, cette catégorie possède un statut particulier dans la mesure où elle est la seule à transformer la sensation en perception de l'objet ou, mieux encore, à assurer la constitution de l'objet de cette manière. Par conséquent, Schopenhauer réserve le terme de catégorie à la seule causalité. C'est dans ce contexte qu'il tente d'en prouver la validité *a priori*. À côté de la constitution de l'objet, la catégorie de causalité a pour fonction de rendre possible la connaissance de relations causales entre des événements empiriques [Schopenhauer 1847, 111–112]. On peut donc constater qu'à l'égard de la causalité, Schopenhauer distingue deux niveaux : celui de la constitution des objets et celui de la subsumption d'événements sous le concept de causalité, c'est-à-dire de relation de cause à effet.

La critique avancée par Schopenhauer contre la théorie kantienne de la causalité se rapporte au niveau tant de la constitution que de la subsumption. En ce qui concerne la première, Schopenhauer reproche à Kant d'avoir négligé la différence entre la sensation d'un côté et la perception d'un objet de l'autre.

5. À y regarder de plus près, Kant ne se contredit pas dans la mesure où il parle de deux sortes différentes d'objets, dont l'une (le phénomène ou l'objet indéterminé) serait indépendante des catégories, tandis que l'autre (l'objet de l'expérience ou l'objet déterminé) en serait dépendante, cf. [Kant 1781-1787, 122–123], [Bäschlin 1968, 11–12] et [Stanek 2010, 72 sqq.]. Si, dans ce contexte, Schopenhauer parle d'une inconsistance, c'est parce qu'il ne se rend pas compte de la distinction kantienne.

Autrement dit, Kant aurait dû montrer comment, moyennant la catégorie de causalité, l'entendement transforme les données sensorielles, qui elles-mêmes ne présentent pas d'objet, en perception objective, c'est-à-dire présentant un objet [Schopenhauer 1847, 116–117]. Vu que, dans le cadre de l'idéalisme transcendantal, l'objet se réduit à la perception objective, cette transformation équivaut à la constitution de l'objet, constitution rendue possible par la catégorie de causalité. Par conséquent, Kant aurait en même temps commis la faute d'avoir manqué l'occasion de démontrer l'apriorité de la catégorie en question.

Quant à la critique dirigée contre Kant au niveau de la subsumption, Schopenhauer la développe dans sa thèse de doctorat *De la quadruple racine du principe de la raison suffisante*, et ce notamment dans le § 23 intitulé « Contestation de la démonstration donnée par Kant concernant l'apriorité du concept de causalité ». À y regarder de plus près, on ne peut s'empêcher de constater que ce paragraphe ne traite pas en premier lieu du concept ou de la catégorie de causalité, mais du principe de causalité⁶. Kant l'exprime ainsi :

Tout ce qui *arrive* (commence d'être) suppose quelque chose à quoi il succède, d'après une règle. [Kant 1781-1787, 182]

L'objectif du penseur de Königsberg est d'éclaircir la relation entre la succession subjective des perceptions et la succession objective des états d'une entité. C'est ainsi qu'il en arrive à soutenir que chaque succession objective présuppose une dépendance causale entre états successifs. Au début de son argumentation, Kant compare la perception d'une maison avec celle d'un bateau descendant un fleuve. Tandis que, dans le premier cas, il serait possible que la perception se fasse de manière différente (de bas en haut, de droite à gauche ou en sens inverse), cela ne serait pas possible dans le second. Il serait inévitable que le bateau soit d'abord observé en amont du fleuve et ensuite en aval. Alors que, dans le cas d'un objet immobile, la succession des perceptions serait variable et, par conséquent, s'avèrerait purement subjective, elle serait, dans le cas d'un objet qui bouge, déterminée par celui-ci, ce qui signifierait qu'elle présente un changement objectif :

Mais je remarque aussi que, si dans un phénomène qui renferme un événement, je nomme A l'état antérieur de la perception et B l'état suivant, B ne peut que suivre A, dans l'appréhension et la perception A ne peut pas suivre B, mais seulement le précéder. [Kant 1781-1787, 185]

Schopenhauer n'est pas d'accord avec cette argumentation. À son avis, il est faux de considérer la différence entre la perception et son objet comme une différence entre quelque chose de subjectif et quelque chose d'objectif, car la perception – en tant que mouvement de l'œil – serait un événement objectif. Cela signifierait pour les deux exemples mentionnés que « [t]ous deux

6. Schopenhauer, de son côté, parle de la loi de la causalité, qui, bien entendu, n'est pas identique à une loi causale.

sont des changements de position de deux corps, l'un par rapport à l'autre » [Schopenhauer 1847, 123]. En outre, Schopenhauer nie que la succession des perceptions du bateau soit fixée une fois pour toutes :

L'ordre de la succession des changements pourrait aussi bien être inversé dans le second cas qu'il l'a été dans le premier, dès que l'observateur aurait la force de tirer le navire en amont comme il a eu celle de mouvoir son œil dans une direction opposée à la première. [Schopenhauer 1847, 124]⁷

Bien qu'au premier abord, ces réflexions soient séduisantes, elles semblent passer à côté du point central de l'argumentation kantienne. Il est vrai que le bateau pourrait remonter le fleuve et amener de cette manière une autre succession des perceptions, mais ce n'est pas ce qui importe ici. L'essentiel, c'est plutôt qu'une succession objective d'états ne permet qu'une succession objective de perceptions⁸. Mais qu'en est-il de l'objection selon laquelle la perception serait un processus objectif et non pas subjectif ? En tout cas, on pourrait se ranger à l'avis de Schopenhauer dans la mesure où la perception coïncide en effet avec des changements au niveau des organes des sens, c'est-à-dire qu'outre son côté subjectif, la perception a aussi un côté objectif. Toutefois, il est difficile de comprendre quel est l'intérêt de cette observation. En réexaminant l'affirmation selon laquelle la succession des perceptions varie en fonction de la position de l'objet, on peut constater qu'il ne s'ensuit rien de pertinent. Vu que les états objectifs des organes des sens et les perceptions qui leur correspondent se produisent en même temps, leur relation temporelle aux objets perçus est pratiquement identique, cf. [Strawson 1966, 136]. Or Schopenhauer s'intéresse à un problème tout à fait différent : celui du rapport entre la succession objective des états des objets et la causalité qui les relie.

Pour comprendre l'objection impliquée par une considération objective de la perception, il faut d'abord se rendre compte de la manière dont Kant procède pour parvenir de la succession objective à la causalité. Il constate que la seule perception n'indique pas si, du côté du perçu, les états qu'elle présente suivent le même ordre qu'en elle-même. La relation temporelle des états serait, pour ainsi dire, « indéterminée » [Kant 1781-1787, 183]. Afin d'interpréter la perception comme celle d'une succession objective, il faudrait supposer que la succession est « nécessaire » ou bien obéit à une « loi » [Kant 1781-1787, 183]. Alors se pose la question de savoir de quelle règle il s'agit. Or, Kant est d'avis qu'une succession objective implique que les états qui se suivent l'un l'autre doivent être soumis à une règle :

Si donc ma perception doit enfermer la connaissance d'un événement, c'est-à-dire d'un point du temps où quelque chose arrive réellement, il faut qu'elle soit un jugement empirique où l'on

7. Bennet se sert d'un argument semblable pour critiquer Kant. Cf. [Bennett 1966, 222].

8. Cf. [Janaway 1989, 52] et [Strawson 1966, 135]. Sans se référer à Schopenhauer, Strawson parle d'une « simple-minded objection ».

conçoit que la succession est déterminée, c'est-à-dire que cette succession suppose dans le temps un autre phénomène qu'elle suit nécessairement, c'est-à-dire d'après une règle.
[Kant 1781-1787, 190]

À en croire Kant, cette règle est le « concept du *rapport de la cause et de l'effet* » [Kant 1781-1787, 183]. Si c'était vrai, Kant aurait prouvé qu'une succession de phénomènes ne peut être interprétée comme la présentation d'une succession d'états objectifs qu'à condition de supposer qu'il existe un lien causal entre ces derniers. Il n'est pas étonnant que Schopenhauer ne soit pas d'accord avec cette argumentation. Il avance deux objections. La première repose sur le fait qu'à côté de son aspect subjectif, la perception en a encore un autre, qui est objectif. Étant donné que la perception comprend toujours un changement au niveau des organes des sens, on pourrait contredire Kant en constatant qu'elle est un événement objectif qui « peut donc parfaitement être perçu sans que les objets qui agissent successivement sur le corps soient en liaison causale » [Schopenhauer 1847, 125]. Il semble cependant que Schopenhauer ait négligé un fait essentiel. Qu'il existe ou non un lien causal entre les objets affectant le corps, ce dernier est un objet du même genre, c'est-à-dire qu'il peut se présenter comme l'entité qui affecte ou celle qui est affectée⁹. Cela veut dire qu'à l'égard de la causalité, son statut est le même que celui des autres objets. Par conséquent, la première objection se réduit à la seconde. C'est ainsi que Schopenhauer reproche à Kant :

Et le résultat de sa thèse serait que nous ne percevons aucune succession dans le temps comme objective excepté celle de cause et effet et que toute autre série de phénomènes perçue par nous n'est déterminée, de telle façon plutôt que de telle autre, que par notre seule volonté. Je dois dire, contrairement à tout cela, que les phénomènes peuvent très bien *se suivre sans suivre les uns des autres*. [Schopenhauer 1847, 125]

Sans aucun doute, Schopenhauer a raison de souligner que tout événement précédant un autre n'est pas la cause de ce dernier. Toutefois se pose la question de savoir si ce que rejette Schopenhauer est identique à l'opinion kantienne. Il faut se rendre compte de quel genre de succession Kant pense qu'elle constitue une relation causale. En réalité, Kant ne parle pas d'une succession d'événements, mais d'une succession d'états qui sont ceux d'une seule chose identique [Kant 1781-1787, 185]. Autrement dit : ce n'est pas lors de la succession de deux événements, mais lors de deux états d'une chose que, d'après Kant, il faut parler d'une relation causale. Celle-ci consiste en ce que l'« événement » [Kant 1781-1787, 185–186] de la transition d'un état A d'un objet donné à un état B du même objet est amené par un autre événement conformément

9. Höffe a raison de constater que, d'un point de vue objectif, la perception devient quelque chose de perçu. Cf. [Höffe 1988, 128–129].

à une règle¹⁰. Il s'ensuit pour une succession d'événements qu'elle peut être soumise à la causalité sans l'être nécessairement. En résumé, on peut donc dire que Schopenhauer se trompe en pensant que Kant a en vue la détermination causale d'événements ou bien une succession de changements [Schopenhauer 1847, 122, 127–128]¹¹. Cela n'empêche que Kant a commis une autre erreur. Évidemment, le concept d'une succession objective des états d'une chose n'implique aucunement que la succession soit déterminée par la causalité. Bien qu'une succession causale soit nécessairement une succession objective, l'inverse n'est pas vrai¹². Ni Kant ni Schopenhauer ne s'en sont rendu compte. C'est ainsi que ce dernier déclare :

[I]l reste certain que tout changement est l'effet d'un autre changement, puisque cela est établi *a priori* [...].

[Schopenhauer 1847, 125]

Il faut donc reprocher à Schopenhauer qu'il manque l'occasion de critiquer Kant là où celui-ci s'est effectivement trompé pour lui prêter une erreur qu'il n'a pas commise.

3 Conclusion

D'après Schopenhauer, Kant commet deux erreurs fondamentales dans sa théorie de la causalité : 1) Schopenhauer reproche à Kant d'appliquer la catégorie de causalité à la chose en soi, ce qui serait incompatible avec sa thèse selon laquelle les catégories valent uniquement pour le monde comme représentation et non pas pour la chose en soi. En avançant cet argument, Schopenhauer néglige la distinction kantienne entre catégorie schématisée et catégorie non schématisée, qui permet au penseur de Königsberg d'appliquer la catégorie non schématisée à la chose en soi. Toutefois, Schopenhauer a raison de constater que, si la chose en soi était une entité inconnue, il ne serait pas possible de prétendre qu'elle « affecte » le sujet et produit de cette manière des données sensorielles. 2) Vu que Schopenhauer prouve la validité *a priori* de la catégorie de causalité en montrant qu'elle rend possible la transformation de la sensation en perception, il n'est pas étonnant qu'il en rejette la preuve kantienne, qui repose sur la distinction de succession subjective et succession objective.

10. Cf. aussi [Strawson 1966, 138]. D'après le philosophe anglais, ce n'est pas l'état B qui est causé par l'état A, mais c'est l'événement de la transition de A à B qui est causé par un autre événement.

11. Cf. aussi [Bennett 1966, 228–229], [Hamlyn 1980, 48] et [Janaway 1989, 52]. Tandis que Bennett est d'avis que Kant essaie de comprendre une succession d'événements à l'aide de la causalité, Hamlyn et Janaway en doutent sans pourtant se rendre compte de la différence entre une succession d'états et une succession d'événements.

12. Cf. [Bennett 1966, 221, 229], [Pernin 1992, 48] et [Strawson 1966, 137–138] – François, par contre, se contente de reproduire la thèse kantienne selon laquelle « toute succession est causation » sans la mettre en question. Cf. [François 2012, 368].

Schopenhauer considère que, selon Kant, toute succession objective est une succession d'événements liés par la causalité. Bien que Schopenhauer ait raison de souligner que tout événement précédant un autre n'est pas la cause de ce dernier, sa critique n'est pas pertinente dans la mesure où Kant ne parle pas de la succession de deux événements, mais de celle de deux états d'une même chose.

Bibliographie

- BÄSCHLIN, Daniel Lukas [1968], *Schopenhauers Einwand gegen Kants Transzendente Deduktion der Kategorien*, Meisenheim : Hain.
- BENNETT, Jonathan [1966], *Kant's Analytic*, Cambridge : Cambridge University Press.
- FÉLIX, François [2007], *Schopenhauer et les passions du sujet*, Lausanne : L'Âge d'homme.
- FRANÇOIS, Arnaud [2012], Temps et causalité chez Kant et Schopenhauer, *Études philosophiques*, 102(3), 367–387, doi :10.3917/leph.123.0367.
- HAMLYN, David W. [1980], *Schopenhauer*, London : Routledge & Kegan.
- HÖFFE, Otfried [1988], *Kant*, Munich : Beck, 2^e éd.
- HOSSENFELDER, Malte [1978], *Kants Konstitutionstheorie und die transzendente Deduktion*, Berlin ; New York : de Gruyter.
- JANAWAY, Christopher [1989], *Self and World in Schopenhauer's Philosophy*, Oxford : Oxford University Press.
- KANT, Immanuel [1781-1787], *Critique de la raison pure*, Paris : PUF, 9^e éd., trad. A. Tremesaygues et B. Pacaud, 1980.
- NUSSBAUM, Charles [1985], Schopenhauer's rejection of Kant's analysis of cause and effect, *Auslegung*, 12(1), 33–44, doi :10.17161/AJP.1808.9110.
- PERNIN, Marie-José [1992], *Schopenhauer. Le déchiffrement de l'énigme du monde*, Paris : Bordas.
- PHILONENKO, Alexis [1988], Schopenhauer critique de Kant, *Revue internationale de philosophie*, 42, 37–70.
- SCHOPENHAUER, Arthur [1818-1830], *Der handschriftliche Nachlaß. Band 3. Berliner Manuskripte*, Munich : Deutscher Taschenbuch Verlag, 1985.
- [1819-1844], *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Paris : PUF, 13^e éd., trad. par A. Burdeau, 1992.

—— [1847], *De la quadruple racine de la raison suffisante*, Vrin, 2^e éd., 1^{re} édition 1813 ; trad. par F.-X. Chenet, 1997.

—— [1851], *Parerga et Paralipomena*, Paris : PUF, trad. par J.-P. Jackson, 2005.

STANEK, Vincent [2010], *La Métaphysique de Schopenhauer*, Paris : Vrin.

STRAWSON, Peter [1966], *The Bounds of Sense*, London : Methuen.